

Charles Baudelaire

# Années de Bruxelles

Journaux inédits publiés par Georges Garonne  
avec un dessin inédit de Ch. Baudelaire  
et des notes de Feli Gautier

Editions de la Grenade  
1927

(22, rue Philippe de Girard)

## Baudelaire à Bruxelles

C'est à bout de ressources que Baudelaire, au printemps de 1864, prit le parti de se rendre à Bruxelles. Criblé de dettes qu'il lui est impossible d'acquitter, il se voit sans cesse aux prises avec ses créanciers, avec M. Jousset, le tenancier de l'Hôtel de Dieppe, où il demeure, 22, rue d'Amsterdam, près de la gare de l'Ouest. Depuis 2 ans il observe les progrès du mal qui doit l'emporter, il ne travaille guère, il a perdu toute tranquillité d'esprit. Toutefois, à certains moments, il se reprend à espérer une trêve, - mais il lui faut d'abord fuir Paris, où il est traqué. Son ami Poulet-Malassis part précisément pour Bruxelles, la ville des proscrits. Stevens engage vivement Baudelaire à faire le même envoyer. Aussi finit-il pas considérer ce départ à l'étranger comme un moyen de salut il compte faire là-bas quelques conférences payées et, peut-être, s'y procurer une somme importante en cédant ses œuvres aux éditeurs Lacroix et Verboeckhoven. A Paris, Michel-Lévy ne montre aucun empressement à conclure l'achat des *Paradis artificiels* et d'un recueil de critiques. Baudelaire décide de s'en aller. Auparavant, il confie à Poulet-Malassis une note destinée à M. Vervoort, président de la Chambre des députés et président du Cercle Artistique à Bruxelles, où il inscrit le sujet des lectures qu'il veut donner en public. Afin de prévenir de nouveaux déboires, il voudrait qu'un traité avec le Cercle Artistique lui garantît 200 fcs par séance. Il partirait, fin octobre, muni d'un contrat régulier.

M. Vervoot ne dû pas souscrire à des conditions aussi précises. Mais l'existence que Baudelaire menait à Paris lui pesait à tel point qu'il n'attendit pas l'automne pour quitter la France. Il arriva à Bruxelles le 24 avril 1864 et descendit à l'Hôtel du Grand-Miroir, 28, rue de la Montagne. Il n'obtint pour tout engagement du Cercle Artistique qu'une promesse de 100 fcs par conférence.

Il donne le 2 mai sa première lecture, d'abord annoncée pour le 30 avril. Le Cercle Artistique tenait alors ses réunions dans le palais gothique qui fait face à l'Hôtel de Ville. Le rez-de-chaussée de ce palais était occupé par des commerçants de graines et d'oiseaux. - La presse bruxelloise était invitée à cette conférence dont M. Frederix publia, le lendemain, dans l'*Indépendance Belge* un compte-rendu élogieux.

Le succès de cette lecture, consacrée à Delacroix, engagea Baudelaire à recommencer l'expérience, quoique la saison fût très avancée. Il envisage une série de lectures semblables à Anvers, à Bruges, à Lièges et à Gand et compte ainsi à attirer sur lui l'attention de M.M. Lacroix et Verboeckhoven. Malheureusement, la seconde séance, où Baudelaire parla de Gautier (11 mai), ne réunit qu'une vingtaine de personnes ; quant à la suite de causerie sur l'opium et le haschich, ce fut un fiasco complet. Camille Lemonnier, qui vint un jour entendre Baudelaire, raconte dans sa *Vie belge* que les auditeurs s'éclipsèrent peu à peu, laissant l'orateur parler devant les banquettes vides. Aussi, lorsque Baudelaire, à court d'argent, sollicita le règlement de ses cachets, soit 500 fcs pour cinq conférences, le Cercle, alléguant la pénurie de sa caisse, lui remit 100 fcs. Deux séances seulement étaient réglées, à raison de 50 fcs ; les trois dernières étaient considérées comme un acte de générosité de la part du poète.

La cinquième causerie avait eu lieu le 23 mai. Dès le 27, Baudelaire est désespéré. Les premiers belges auxquels il ait eu affaire lui ont manqué de parole et n'ont fait preuve que de

mesquinerie. Il fait part de sa déconvenue à ses amis de Paris. A M. Ancelle, sous conseil judiciaire, il écrit : « Je doute de tout... Quel peuple ! Quel horrible monde ! » ; à Edouard Manet : « Les Belges sont bêtes, menteurs et voleurs. Ici la tromperie est une règle qui ne déshonore pas. Ne croyez jamais ce qu'on vous dira sur la bonhomie belge. » Mais il lui est arrivé pis encore. Un familier de Hugo, car Hugo vit en Belgique, répand le bruit que Baudelaire est un affidé de la police française, chargé d'espionner les exilés de l'empire ; exaspéré par la crédulité belge, Baudelaire confirme les propos désobligeants que l'on tient sur lui et les grossit. Les calomnies, les mystifications, les Belges les prennent toutes pour argent comptant. Baudelaire est tenu pour pédéraste, pour correcteur d'ouvrages pornographique. Il affirme qu'il a tué son père et qu'il l'a mangé. On continue de le croire. Il en conçoit une amertume profonde et, dès ce moment, il projette d'écrire un livre violent sur la Belgique et sur Bruxelles, un livre pour lequel il trouve une douzaine de titres injurieux : *Pauvre Belgique !*, *la Belgique toute nue*, *la Belgique déshabillée*, *la Grottesque Belgique*, *une Capitale pour rire*, *la Capitale des Singes*, etc.

Dans ses carnets, il note les réflexions amères qui lui viennent à l'esprit, il relève tous les ridicules que lui montre Bruxelles, il collectionne les informations, les entrefilets des journaux bruxellois qui lui paraissent de nature à déconsidérer la Belgique. Il revient sans cesse sur la *malpropreté flamande*, sur *l'aspect disgracieux belge*, sur *la bêtise belge*.

Il fréquente les tavernes où se réunissent les Français proscrits. A la brasserie du *Prince of Wales*, chez *Horton's*, il rencontre Bancel, Deschanel, Arthur Ranc, Laussedat, Alfred et Joseph Stevens.

« A pas lents, d'une allure un peu dandinée et légèrement féminine, Baudelaire traversait le terre-plein de la porte de Namur, évitant méticuleusement la crotte et, s'il pleuvait, sautillant sur la pointe de ses escarpins vernis dans lesquels il se plaisait à se mirer. Rasé de frais, les cheveux rejetés en volute derrière l'oreille, un col de chemise mou, d'une blancheur absolue, dépassant le collet de sa longue houppelande, il avait l'air à la fois d'un clergiman et d'un comédien » (Camille Lemonnier, *Vie Belge*).

Il dîne *Chez Bienvenu*. Il va retrouver fréquemment Malassis, qui loge à Ixelles, 35 bis, rue de Mercélis. Il lie connaissance avec un O'Connell qu'il propose comme compagnon d'ascension à son ami l'aéronaute Nader, prié de participer aux fêtes de septembre pour l'anniversaire de la révolution de 1830.

Il fréquente les cabinets de lecture : Sacré 10, rue Cantersteen et A. Bluff, 49 rue du Midi. Il donne encore une petite soirée littéraire, *d'un caractère tout à fait privée*, chez M. Prosper Crabbe, un agent de change, amateur de peinture qui a su apprécier le goût et les critiques artistiques de Baudelaire.

Il est malade, de nouveau. Il se plaint de palpitation, d'angoisse cardiaque. Il devient irascible, injuste. Il écrit à Nadar : « Croirais-tu que moi, j'aie pu battre un Belge ? C'est incroyable, n'est-ce pas ? Que je puisse battre quelqu'un, c'est absurde. Et ce qu'il y avait de plus monstrueux encore, c'est que j'étais complètement dans mon tort. Aussi l'esprit de justice reprenant le dessus, j'ai couru après lui pour lui faire des excuses... »

Il songe à rentrer en France pour y publier son livre sur la Belgique. Mais avant de revenir il lui faut régler ses notes d'hôtel. Mme Lepage, la propriétaire de l'Hôtel du Grand-Miroir, lui réclame sans cesse les mois impayés. Aussi doit-il continuellement solliciter de M. Ancelle des prêts, des avances d'argent. Enfin, le 18 novembre, il écrit : « Dans deux jours, je ne devrai plus rien à Bruxelles, je partirai... » Mais au moment de quitter la Belgique, la

terreur le prend de traverser Paris où il va certainement rencontrer des créanciers qui ne l'ont pas oublié.

Quand la fièvre lui laisse quelque répit, il s'aventure dans les environs de Bruxelles. Avec un compagnon de Nadar, M ; Georges Barral, il parcourt la plaine de Waterloo. Ensemble, ils vont à Mont-Saint-Jean, à l'Hôtel des Colonnes tenu par Mlle Dehaze, où Victor Hugo, en 1961, avait achevé son roman des *Misérables*. En décembre, il passe quelques journées à Malines, Chez Rops. Entre temps il relit le *Satyricon* qu'il voudrait traduire et les *Liaisons dangereuses*. Il projette sur Laclos un travail critique en vue duquel il rédige quelques notes.

Sa situation devient de plus en plus précaire. Il est en proie aux rhumatismes, il ne dort pas. Il lui faut inventer des ruse ridicules pour satisfaire aux dépenses les plus minimales : tabac, timbres, accommodages, papier... « Je souffre et je m'ennuie. Et cependant j'aurais beaucoup d'argent que je ne partirais pas. Je suis en pénitence et j'y resterai, jusqu'à ce que les causes de la pénitence disparaissent. » Les causes de la pénitence, il les découvre : c'est son imprévoyance, sa paresse, son goût pour la flânerie. Il s'accuse d'avoir gaspillée vingt années, de n'avoir jamais accompli sa besogne à l'heure dite. Désormais, il veut constamment faire preuve de volonté.

Hugo vient s'établir à Bruxelles, rue de l'Astronomie. Mme Adèle Hugo presse Baudelaire de venir s'asseoir à leur table. Mais Baudelaire, s'il admire le génie du poète, déteste le caractère de Hugo. On peut, dit-il, posséder un génie spécial et être un sot : Victor Hugo nous l'a bien prouvé. – Aux éditeurs de Hugo, Lacroix et Verboeckhoven, il propose de traduire le *Melmoth* de Maturin. Ceux-ci, peu délicats, s'empressent de commander à une actrice du *Français*, Mlle Judith, la traduction dont Baudelaire leur a donné l'idée.

Il n'est pas jusqu'aux journalistes qui ne semblent se donner pour tâche de dénigrer méchamment les artistes ou les idées que défend Baudelaire. Manet est bafoué. Jules Janin, remarquable par sa bassesse d'esprit, publie dans *L'Indépendance Belge* un feuilleton signé *Eraste*, où il insulte Heine, Byron et les poètes de la mélancolie au premier rang desquels il faut placer l'auteur des *Fleurs du Mal*. Baudelaire veut riposter par un article violent aux attaques de Janin, mais des considérations, dont sa situation extrêmement pénible l'oblige à tenir compte, le retiennent de rendre publique la réponse qu'il a rédigée.

Il charge son ami Julien Lemer de négocier ses affaires auprès des éditeurs parisiens. Il désire vendre quatre livres : les *Paradis artificiels*, *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, deux volumes, et *Pauvre Belgique !* (« Je vous prévient que *Pauvre Belgique !* est un livre anti-libre-penseur, fortement tourné au bouffon »).

Il ne cherche pas à dissimuler aux Belges le peu d'estime qu'il leur porte. Aussi a-t-il à peu près supprimé toutes relations avec ceux qu'il arrivait de rencontrer. Par contre ses conversations avec Malassis n'ont jamais été aussi longues et aussi fréquentes. A cet égard la lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve, du 30 mars 1865, nous renseigne de façon précise : « A propos de Malassis, je vous dirai que je suis émerveillé de son courage, de son activité et de son incorrigible gaieté. Il est arrivé à une érudition fort étonnante, en fait de livres et de gravures. Tout l'amuse, et tout l'instruit. – Un de nos grands amusements, c'est quand il s'applique à faire l'athée, et quand je m'ingénie à faire le jésuite. Vous savez que je peux devenir dévot par contradiction (surtout ici), de même que, pour me rendre impie, il suffirait de me mettre en contact avec un curé souillon (souillon de corps et d'âme). – Quant à la publication de quelques livres badins qu'il s'est amusé à corriger avec la même religion qu'il

aurait mise au service de Bossuet ou de Loyola, j'en ai même tiré un petit, un petit, bénéfice inattendu, c'est une intelligence plus nette que la Révolution française. Quand les gens s'amuse de certaine façon, c'est un bon diagnostic pour la Révolution. »

Le 4 juillet, il se rend précipitamment à Paris et Honfleur où réside sa mère. Il est menacé de toutes sortes de tracas, car Malassis, que les tribunaux français ont récemment condamné par défaut pour des éditions érotiques, se voit obliger de suspendre le petit commerce de livres clandestins qui constituait en Belgique le principal de ses maigres ressources. Or Malassis, plus gêné que jamais, vient de trouver acquéreur pour une créance de 5.000 francs qu'il possède sur Baudelaire depuis 1862 et dont on lui offre immédiatement 2.000 francs. Cet acquéreur éventuel est le libraire parisien Pincebourde, un vilain être, un aveuglement dans le commerce de la littérature. Baudelaire ayant refusé de lui faire un livre, Pincebourde lui a répondu un jour qu'il trouverait bien les moyens de l'y contraindre. Ce libraire offrant de négocier le 10 juillet l'achat de la créance Malassis, Baudelaire a toutes les raisons de craindre qu'il ne se propose de le mener durement et ne grève d'oppositions les droits qu'il compte toucher aux caisses de revues auxquelles il collabore et des maisons où on l'imprime. Le poète s'affole au point de s'avouer incapable de raisonner nettement, il ne mange ni ne dort. Il presse Julien Lemer de traiter pour les ouvrages qu'il lui a confiés. Il rejoint sa mère à Honfleur, d'où il écrit à Malassis : « Ne livrez pas la créance à Pincebourde, à moins qu'il ne vous soit tout à fait indifférent de me mettre dans une situation atroce. » Il supplie Malassis de surseoir l'affaire, de patienter jusqu'au 12 ou au 13 juillet. Grâce au concours que lui apporte sa mère dans ces circonstances difficiles, il peut enfin espérer ne jamais tomber sous la dépendance de *ce gredin* de Pincebourde et repartir pour *l'enfer*, c'est-à-dire la Belgique, le 15 juillet. Car il tient, avant toute chose, de terminer son livre sur ce pays.

Les ennuis de toutes sortes dans lesquels il se débat depuis des années n'ont pas été sans imprimer à son esprit un tour particulier : il lui est devenu impossible de considérer les événements qui se rapportent à ses affaires autrement que sous un jour fâcheux. Son découragement, dit-il, est parfait, et s'il veut encore achever d'écrire *Pauvre Belgique !*, c'est pour satisfaire les rancunes qu'il garde à cette *peuplade immonde*. « La Belgique est inviolable. Je le sais. Mais je m'en moque ». Il compose les épigrammes recueillis par Poulet-Malassis sous le titre d'*Amoenitas Belgiae*, et qui semble témoigner de la faiblesse où tombe son esprit malade, tant elles manquent de pointe et de vigueur.

A la demande probablement de l'empire, la police belge s'avise de surveiller les réfugiés français, dont certains publient, plus ou moins ouvertement, des pamphlets visant le gouvernement de Napoléon III. Le 23 septembre, Charles Longuet, ancien rédacteur de la *Rive gauche* est expulsé. La police, *imbécile par nature*, est tout naturellement portée à prêter au séjour prolongé de Baudelaire à Bruxelles des mobiles d'ordre politique. A tout hasard, elle l'invite à fournir un extrait de son acte de naissance. L'ex-collaborateur du *Salut public*, le poète condamné en 1857 ne serait-il pas un conspirateur ténébreux ? A cet égard les dossiers de police conservés dans les archives de Bruxelles fourniraient peut-être de curieuses indications ?

Son hôtelière, *cette bougresse* envers qui il est endetté, le rend malade de colère et de honte, au point qu'il se fait parfois adresser ses lettres poste restante pour se soustraire à une curiosité intéressée. Aux difficultés pécuniaires vient s'ajouter une lassitude telle qu'au bout de trois ou quatre heures de travail il se déclare incapable de poursuivre. Sa montre est au Mont-de-piété d'où il n'a pu la dégager en temps utile. – Le 1<sup>er</sup> janvier 1866, il dit à Rops :

« J'avais juré cette année de protester, par une vigoureuse abstention, contre l'usage des cartes du Jour de l'An, et vous êtes déjà le second ami, aujourd'hui qui m'oblige à me contredire ». Il omet volontairement d'ajouter les motifs de cette abstention : *qu'il n'est pas en mesure d'acheter des timbres*.

Répondant à des souhaits de Sainte-Beuve, il écrit « quoique je ne sois éloigné de mes amis que de six heures, il me semble quelquefois que je ne les reverrai plus. » D'autres part, la santé de sa mère le préoccupe vivement. Il s'en informe secrètement auprès du docteur Lacroix, de Honfleur. Dans sa lettre du 5 février à Charles Asselineau, il décrit les accidents par lesquels son mal se manifeste d'une façon aiguë : « Un soir, à jeun, je me mets à rouler et à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles et les entraînant avec moi. Vomissement de bile ou écume blanche... Ensuite sueur froide, longue stupeur. »

Au commencement de mars il se rend à Namur sur une invitation du beau-père de Rops. En compagnie de Rops et de Malassis il visite l'église Saint-Loup lorsque, brusquement, il trébuche et tombe. Il peut toutefois se relever, mais c'est pour s'aliter quelques jours plus tard. M. Ancelle vint le retrouver à Bruxelles et, avec l'aide de Malassis, le fit transporter dans une maison de santé tenue par des Sœurs. La paralysie avait gagné le côté droit. Il ne resta qu'une quinzaine de jours à la maison de santé où les religieuses se plaignaient que le malade blasphémât. Sa mère s'était également rendue auprès de lui. Il fut ramené en France entre le 1<sup>er</sup> et le 2 juillet 1866. Il devait mourir à Paris quatorze mois plus tard.



Nous avons jugé nécessaire de retracer ici les grandes lignes de l'existence de Baudelaire en Belgique, préférant ne pas charger de notes les pages qui vont suivre. Nous avons fait toutefois exception pour les notes que Féli Gautier avait rédigées, car elles éclairent des allusions à des faits dont nous n'avons pas idée ou seulement une idée imparfaite. Nous les publions en fin de volume.

Les feuillets manuscrits sur lesquels a été établie cette édition ne comportent pas de titre. Mais comme ils forment, de toute évidence, une collection de notes prises au jour le jour par Baudelaire durant son séjour à Bruxelles, nous avons choisi le titre qui nous a paru le mieux convenir.

Le recueil des trente-sept feuillets de grandeur différente qui composent *Années de Bruxelles* est actuellement la propriété de M. E. du Perron, à l'obligeance duquel nous devons la connaissance de ces pages. M. du Perron avait songé dès 1923 à publier les feuillets en sa possession et, à ce propos, s'était mis en rapport avec Féli Gautier à qui il comptait en confier l'édition. La mort prématurée de Féli Gautier a empêché l'exécution de ce projet et un certain nombre de documents réunis par ce dernier ont été perdus.

Les feuillets des *Années de Bruxelles* ont appartenu autrefois à M. Jean-Pierre Blanche, libraire à Bruxelles. Ils ont passé ensuite entre les mains d'un collectionneur belge et ont été négociés après la mort de celui-ci. - Nous donnons, en outre, la reproduction grandeur nature d'un des croquis figurant parmi ces feuillets. Le classement du manuscrit avait été fait par Féli Gautier.

Nous ne l'avons pas modifié. Le texte permettant quelquefois plusieurs leçons, nous nous sommes arrêtés à la version définitive, conservant seulement les mots non biffés. Nous

nous réservons d'ailleurs de publier à petit nombre une édition en fac-similé, entièrement conforme au recueil manuscrit.

Georges Garonne

[Dessin inédit de Baudelaire  
(Appartient à M. du Perron)]

J'ai passé quinze ans dans la compagnie des maniques, des extravagants, des demi-fous et, à cause de cela, l'on m'a pris moi-même pour un Watrison mieux vêtu. Cependant ces quinze années m'ont été entièrement perdues : elles m'ont procuré quelques idées justes sur la nécessité d'une vie morale intense. Une vie exemplaire comme devant un miroir.

*Le diable qui se fait ermite.* Reprocher cela à quelqu'un, c'est lui faire grief de ne pas continuer à mener une existence méprisable. Il est singulier de voir à quel point le peuple peut confondre la persévérance (qu'il tient avec raison pour une qualité première) et l'entêtement.

Rue de Mercélis, Ixelles  
Lacroix Verboeckhoven, 2, rue Royale  
Elise, imp. Du Courbet.

Il n'appartient qu'aux artistes et aux enfants de goûter vivement les images. Pour ces privilégiés une image représente *autre chose* : un rêve qu'ils rattrapent, un miraculeux voyage, une minute de salut. Ce goût d'ailleurs, n'a rien de commun avec le *goût* de certains amateurs qui ne font que choisir d'agréables bibelots. Le *goût* du collectionneur se gâte devant le nombre, ou sous d'autres influences. L'enfant et l'artiste découvrent sans cesse de nouveaux motifs dans une image, et leur goût varie, à mesure que le charme se déplace et leur devient étranger.

Horton's, Villa Hermosa, Montagne de la Cour  
The Union Tavern, rue N.-D. aux neiges  
Le Globe, 5, place Royale  
Hymans, chaussée de Vleurgat.

Ici fêter Bacchus, c'est boire du *faro*. C'est aussi le vomir. L'ivresse belge est faite de hoquets. Un Belge, lorsqu'il est ivre, semble jouer un rôle d'ivrogne, il ne joue qu'un rôle de Belge. De plus, il y a ici deux sortes de soulerie : la soulerie cléricale et la soulerie libre-penseuse, toutes deux locales et ramassant leurs arguments dans le ruisseau.

Le pays des attentats à la pudeur. Goût de l'exhibition. Bestialité, scatologie, Maneken-Pis.

De même que la Bourgogne est le pays du vin, Bruxelles est le pays du *faro*, c'est-à-dire, de l'urine.

Ce que la femme demande d'abord à son complice, c'est d'être viril ; à Dieu, d'être omnipotent. J'ai écrit plusieurs fois que la femme était le contraire de l'aristocrate. Elle ne fait

jamais violence à sa nature ; or, le péché lui est aussi naturel que boire et manger. D'ailleurs, elle ne saurait se contraindre.

La femme voit en Dieu un homme supérieur, qui réunit tous les autres, le b... par excellence, et d'autant plus puissant qu'il est plus vaste. Il y a inmanquablement quelque chose de malpropre dans la croyance d'une femme et dans l'effusion de cette croyance.

Le démon, l'imagination et les femmes.

Ce qu'il y a d'étrange dans la femme, - prédestination – c'est qu'elle est à *la fois* le péché et l'enfer.

Josse Sacré, 10, Cantersteen. – A. Bluff, 49, rue du Midi.

Kiessling, 26, Montagne de la Cour.

Rosez, 87, r. Madeleine.

Olivier, 5 bis, rue des Paroissiens ?

Sur un ciel noir, des figures géométriques comme des cristaux de neige – à plat. Puis la soie du ciel est pincée par derrière, comme si des pattes régulières d'oiseaux se posaient sur elle. Les cristaux s'allument, deviennent phosphorescentes. Et tout s'épanouit en un grand prisme à mille facettes : *le lustre*.

Vulgarité des plaisanteries belges.

Les noms belges ont un accent de plaisanterie vulgaire, propre à séduire Messieurs les vaudevillistes. Sacré Josse, Vandenpereboom.

Il n'y a dans le commerce qu'un ensemble d'infâmes manigances. Les commerçants dits *honnêtes* ne s'y trompent pas, et c'est ce qui explique leur réserve et leur politesse systématiques. Ils se savent coupables.

Le client peut également acheter par esprit de lucre (collectionneurs, spéculateurs), son opération ne sera jamais de nature aussi satanique que celle du marchand : le bénéfice, le taux, le tant pour cent, l'usure marque la différence.

Le commerçant belge, en toute chose, force la note. A l'humeur agréable, il substitue la familiarité ; à la politesse, l'obséquiosité. Caricature du vulgaire par le trivial.

*Dictionnaire des métaphores*. – Une femme mariée en conversation criminelle.

Les tirades de *Justine* ont fourni des ressources considérables au journalisme.

Wiertz, le grand peintre d'ici. Peinture encyclopédique, prétentions philosophiques, humanitaires, croyance au Progrès. Désolant de bêtise et de goujaterie.

Combien peut-on compter d'esprits prêts à admettre que l'audace en matière d'art n'est pas forcément *intéressée* ! Une chose nouvelle me semble excusable – et n'est excusée – qu'autant qu'il est possible de lui trouver des parentés définies. Les journalistes reprochent à Manet de pasticher Goya, comme ils comparaient Petrus Borel à de Sade.

Utilisation du journalisme. Le journalisme et le commerce. Voici une annonce rédigée dans une note assez bouffonne (annonce d'origine anglaise). Il s'agit de vendre à des Indiens des bibelots représentant leurs dieux :

Yamen, le dieu du jour, fonder en crime pur et travaillé avec goût ; Nironi, le prince des démons, en très grand choix. Le géant sur lequel il est monté est hardiment dessiné, son sabre est façonné avec l'art le plus moderne. Baronnin, le dieu du soleil, est représenté

vivant ; son crocodile est en cuivre et à la queue en argent. Boubereu, le dieu de la richesse ; ce dieu est entièrement choisi du plus beau travail (*sic*), et les fabricants ont employé leurs meilleurs efforts à sa restauration. Petits demi-dieux et autres dieux inférieurs dans le plus grands choix. Il n'est pas fait de crédit, mais l'escompte est accordé à ceux qui paient comptant.

Heusner, 16, place Sainte-Gudule.  
Van Trigt, 30, rue Saint-Jean.  
Claasen, 88, r. Madeleine.

*Les femmes* : teint de suif, cheveux filasses, gorge et ventre énormes, mains grasses et rouges, chevilles soufflées. Imbécillité marquée du visage. Le déchet d'une race, - comme il y a des nègres obtus.

Avec elles, la fornication doit ressembler singulièrement à un travail malpropre. Toute idée de plaisir est rendue impossible.

Absence des conditions nécessaires à la volupté.

Fréquence des viols, le soir, à la sortie des estaminets. Un peuple conçu dans la soulerie et les excréments.

En France, une campagne politique, de quelque nature qu'elle soit, est tenue pour une répugnante affaire. En Belgique, où le charlatanisme est de règle, l'électeur est (ou feint d'être) un homme grave, convaincu de la sincérité de son vote. Raisonement d'un électeur belge :

1° Moi je suis anti-clérical, je lis les livres de M. Hugo et je vote pour le triomphe de la Vérité (progrès, justice, escroquerie, etc.) – Notons en passant que cet électeur est chef de famille et couche avec sa fille aînée ; qu'il exerce la profession de traiteur et vend à ses clients d'infectes marmelades.

2° Mon voisin électeur, également, est loin de posséder mon intelligence et ma connaissance des affaires. Il va voter tout de travers. Allons lui dire où est son devoir.

La Chambre belge, la bêtise élevée à la troisième puissance.

Les républiques latines d'Amérique, toujours bouillonnantes, toujours insurgées, sont peut-être les seules institutions à l'égard desquelles on puisse éprouver quelque sympathie. C'est qu'elles se font une règle de la bizarrerie dans la violence.

Enfin, les gens s'y tuent.

Les Belges se marchent sur les pieds et s'eng... en flamand.

Ph. Delacre, 86, Montagne de la Cour.

"Ce que les romans du dix-septième appelaient *coup de foudre*, qui décide du destin du héros et de sa maîtresse, est un mouvement de l'âme qui, pour avoir été gâté par un nombre infini de barbouilleurs, n'en existe pas moins dans sa nature ; il provient de l'impossibilité de cette manoeuvre défensive. La femme qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve pour pouvoir réussir à feindre ; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. La défiance rend le coup de foudre impossible."

Le *coup de foudre*, c'est la paresse de l'esprit. La femme est pressée de se rendre, parce qu'elle suppose qu'à partir d'un certain moment il lui est impossible de se défendre. Elle désire être f... et ce qu'elle a de jugement l'abandonne dans cette belle occasion. L'homme est ravi et s'empresse de reconnaître à sa complice des qualités morales. Celle-ci apprécie la virilité de son amant. Chacun songe à son bonheur personnel. Le coup de foudre, c'est une erreur qu'on n'a pas eu le courage ou la possibilité de distinguer au moment de commettre.

Où Dieu a déployé une ruse infinie, c'est quand il a imaginé deux créatures à ce point étrangères l'une à l'autre, que chaque pas qu'elles font risque d'être un faux-pas. Être un saint, c'est pasticher Dieu dans sa clairvoyance.

Il y a de la charité dans l'amour d'un homme intelligent pour une femme bête, comme il y a de la pédérastie dans l'amour du même homme pour une femme intelligente.

Comme son agitation l'avait réveillé, il se tourna vers la cloison de sa chambre, ferma les yeux et fut assez heureux pour rattraper son rêve au tournant de la ruelle.

Ce qu'il y a d'absurde dans la religion du progrès, c'est qu'elle tend à substituer à une hiérarchie un classement entièrement fondé sur l'utilité pratique.

Le vulgaire préféré au délicat, le banal au précieux, le feuilleton à la poésie, etc... Le développement rigoureux d'un tel système aboutit à la précellence du crétin sur le fou et à une infinité d'anomalies du même genre. – Réclamer l'abolition de la peine de mort, afin que les assassins intéressés à cette suppression ne soient pas enlevés à leurs travaux *utiles*.

*Madame... possède un nombreux répertoire de demoiselles riches et dames veuves à marier.*

La prostitution bourgeoise. Se marier comme on va au b...l, épouser au lei de payer.

Du style pompeux dans les polémiques belges.

La méfiance bruxelloise. Les *espions* aux fenêtres. Sociétés de police, de surveillance.

Une coque inattendue du fameux progrès, ce sera d'avoir fait du jeu une chose acceptable. Les lois du hasard valent bien celles des directeurs de journaux. On peut choisir entre la salle de rédaction et le tripot.

La presse alimentée par des cimes de toutes espèces.

Il y a des joueurs qui chérissent *également* le gain et la perte.

Ce nouveau culte du progrès, cher aux paresseux et aux coquines, caractérisera le siècle. La bêtise se rendant hommage. La négation de Dieu par les machines à vapeur.

De la nécessité des superstitions.

La superstition la plus vulgaire, superstition de l'eau, du feu, de la nature, des tables tournantes, eût été préférable à celle du progrès, fondée seulement sur la vanité.

Le nègre a la superstition de la lune ; le cheval, celle du fouet. L'homme s'est pris pour idole. Bientôt on élira Dieu au suffrage universel.

Hérard : mort de Antonio Watrison ?

Ecrire à Ancelle  
à Julien Lemer  
à Jousset  
à Villemessant.  
*Pauvre Belgique*, le Spleen de Paris et les Fleurs.

Malines, le pays de la quiétude.

C'est l'endroit où se sont réfugiés les deux douzaines de Belges qui connaissent la discrétion. Lumière sagement répartie sur une petite ville assoupie. Maisons disposées autour des églises ; églises jésuites dans un style assez pompeux plein de lignes courbes et de rosaces à facettes.

Herbe dans les rues, musique, carillons, eaux vives.  
Jouvenet, Restout

La légion d'Honneur donnée à Varin, à Antier, à Lambert Thiboust.  
On distingue la croix comme on prononce une condamnation. Il y a des juges et des délinquants.

Greuse, 1, rue du Boulevard.  
Ce qui déplaît aux Belges dans les danses de Mlle Boschetti, c'est que la danseuse soit *un peu courte*. C'est ce que leurs journaux disent.

Amina bondit, fuit, puis voltige et sourit ;  
Le Welche dit : « Tout ça, pour moi, c'est

[du prâcrit ;  
Je ne connais, en fait de nymphes bocagères  
Que celle de Montagne-aux-Herbes-Potagères. »

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,  
Amina verse à flots le délire et l'esprit ;  
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères !  
Mon épouse n'a pas ces allures légères. »

Vous ignorez, Sylphide au regard triomphant  
Que vous voulez enseigner la walse à l'éléphant,  
L'ironie au hibou, le rire à la cigogne,

Que sur la grâce en feu de Welche dit : « Haro ! »  
Et que le doux Bacchus lui versant du bourgogne  
Le monstre répondrait : « J'aime mieux le faro ! »

Ce qui caractérise les auteurs orduriers, c'est l'absence d'imagination. C'est la violence qui les sauve quelquefois de l'oubli.

La calomnie. Bussy rabutin, Blessebois.  
Le délire. Sade.  
Les voluptueux. Cleland, Nerciat.  
Restif de la Bretonne.

## [NOTE SUR NERCIAT]

Le chevalier André-Robert André de Nerciat, né à Dijon en 1739.

Andréa, famille provençale.

Fils d'un trésorier du parlement de Bourgogne.

Etudes. Lieutenant-colonel aux gendarmes de la garde. Mariage.

Voyages en Europe.

Sous-bibliothécaire du Muséum de Cassel, 1780 à 82.

Directeur des bâtiments au service du prince de Hesse-Rothembourg.

Campagne de Hollande contre le Stathouder.

Croix de Saint-Louis en 1788.

Pendant la Révolution, il émigre à Naples, d'où sa femme est originaire ; gagne la confiance de la reine Caroline qui le charge d'une mission secrète à Rome.

Arrêté à Rome par les troupes françaises qui viennent de s'emparer de la ville et conduit dans les cachots du château Saint-Ange.

Longue détention. Elargi seulement vers 1800.

Mort à Naples en 1800 (Quérard).

### Bibliographie

Félicia, ou mes fredaines, 1775.

Le Vademecum des fouteurs, 1775.

Contes nouveaux, 1777 ;

Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas, ou les Folies parisiennes, 1788.

Le Doctorat impromptu, 1788.

Monrose, ou le Libertin par fatalité, 1792.

Mon noviciat, ou les joies de Lolotte, 1792.

Les Aphrodites, ou fragments thali-priapiques pour servir à l'histoire du plaisir, 1793.

Le Diable au corps, 1803 (écrit avant 1789).

« L'intention de l'auteur [Nerciat] est d'engagé les femmes à n'être pas si timides et à trancher les difficultés ; les maris à ne pas se scandaliser aisément et à savoir prendre leur parti ; les jeunes gens à ne point faire ridiculement les céladons, et les ecclésiastiques à aimer les femmes malgré leur habit, et à s'arranger avec elle sans se compromettre dans l'esprit des honnêtes gens. »

Monselet, *Les Galanteries du XVIIIe siècle* : Félicia, Monrose, Les Aphrodites, Le Doctorat impromptu.

La rouerie dans le péché. L'hypocrisie élevée au rang d'un système. Les libertins de 80 se damnaient avec logique et fermeté. Les libéraux d'aujourd'hui n'osent même pas se dire athées ; ils parient simultanément *pour et contre* Dieu.

Quand Hugo parle de sauver le genre humain, je voudrais lui faire horreur en criant *Vive Tartuffe !*

Définition des honnêtes gens selon Nerciat.

L'Urne de Zoroaste, ou la clef de la science des mages ?

## Théâtre

Dorimont, ou la marquis de Clairville, 1777, cinq actes.

Constance, ou l'heureuse témérité, 3 actes, 1780.

Les Amants singuliers, ou le mariage par stratagème, proverbe, 1787.

Les Rendez-vous nocturnes, ou l'aventure comique, 1787.

Le Mariage d'Aglaë, 1788, 1 acte.

Solange, ou les plaisirs du voyage, 1788.

*Dorimont*, représenté à Versailles le 18 décembre 1775.

*Constance*, devant le landgrave de Hesse, à Cassel, en 1780.

89 aura été l'œuvre des libertins autant que des encyclopédistes. Nerciat, Laclos, Mirabeau fournissent les meilleurs documents touchant l'esprit de la noblesse à cette époque. Quel que soit le parti qu'ils choisissent, les auteurs de 1780 ne s'appliquent qu'à paraître gracieux et spirituels. La saloperie leur est chère, mais ils ont le mérite de la défendre avec énergie.

La préface du baron de Schonen.

---

Le père Herman, force et subtilité mêlées. Un des *moyens* par lesquels Dieu nous gagne (Ancien accompagnateur de Liszt, supérieur du couvent des Carmes à Londres).

Dans l'impossibilité où est l'homme de savoir si ces actes répondent à la volonté de Dieu, le meilleur parti qu'il puisse choisir est d'observer les règles morales les plus strictes.

La difficulté d'accomplir sans cesse des choses admirables implique la difficulté d'aller sans cesse vers Dieu.

S'attacher à accomplir des tours de force, afin de recevoir deux fois son salaire : le plaisir et le salut.

La logique des libres-penseurs veut que les chrétiens soient universellement de mauvaise foi et systématiquement acquis à une superstition absurde.

Il n'y a pas d'argument valable contre Dieu puisqu'il n'y a pas d'explication qui ne soit d'abord contenue dans celle-là.

Excuses pour Malassis :

La volonté divine m'est inconnue et elle est séparée de mon esprit par le doute et l'angoisse. Or mon angoisse est irréductible. Vivons donc au jour le jour.

Si bizarre que cela paraisse, les Belges tiennent la *délicatesse* en art et en littérature pour une qualité première. C'est en vertu de ce principe qu'ils apprécient Wiertz, Verbeekhoven, Georges Sand ou le fils Frederix accable Ponson du Terrail :

Un élève de Béranger belge : Bovie.

Les *Pupazzi* de Lemercier de Neuville s'expriment maintenant en belge, grâce à M.Flor'Squarr et de putains.

Malassis disant à Nadar, victime des escroqueries belges : On ne se roule pas impunément dans la m.... »

Outre-Quévrain. *Ridiculariser.*

Ils croient que le mal, c'est ce qui abaisse. Bien au contraire l'étrange, c'est ce que le mal puisse, non pas élever, mais *peut-être* grandir.

Bruxelles, marchands de cigares et de cigarettes. –  
Il y a un reste de kermesse dans chaque rue, - un reste triste.

Place de l'Hôtel de ville. – Le style de Louis XIV y est devenu ce que tout devient ici. Apothéose de la marchandise. Monument au commerce.  
Franklinisation avant la lettre.

10 novembre 1864

Tant que je n'aurai pas la preuve que, dans le vrai combat, celui du temps, je serai battu, je n'accepterai pas de dire que j'ai manqué ma vie. Et même...

*Morale.* – Une conséquence singulière du développement actuel de la presse, c'est que les principes qui étaient autrefois exprimés du haut de la chaire, avec l'autorité du sacerdoce, sont aujourd'hui proclamés et défendus par l'honorable corporation des journalistes des profession au dessous desquels on ne rencontre plus que des espions de police. Touchante légion d'archanges !

Ce que les meilleurs dessinateurs de notre temps, et *peut-être* de ceux qui suivront, déforment pour créer l'époque, - ce qu'ils choisissent, - c'est le ridicule particulier.

Autrefois c'était la grâce (jusqu'aux XVIIIe).

Chacun ici parle à voix haute. Mais le premier caractère de la ville (si l'on ne tient pas compte du sifflement et des aboiement), c'est le silence.

Paris, ville pleine de sons, vit peut-être par là.

Rencontré hier un quidam assez équivoque, étrange, qui m'a fait rêver. Personnage fort occupé de diableries.

« Une seule chose porte malheur en vérité, dit-il : ce sont les souhaits de nouvel an. Personne ne le sait, et c'est pourquoi l'humanité est si malheureuse... »

*Romantiques.* – Lorsque nous songeons au temps de notre jeunesse, nous l'imaginons **en fonction de** nous-mêmes. C'est nous qui nous ressuscitons, et, autour de nous, une époque. Les reconstitutions des siècles passés sont fausses par là : il n'y a pas de vie à leur centre, - tout à la même épaisseur – chronolithographie inéluctable.

La prostitution est essentiellement absence de choix. Mais le vocabulaire, l'esthétique de la prostitution ne tendent qu'à faire croire à un choix.

Quelle est la raison d'être du chef-d'œuvre ? Durer.

J'aime à imaginer un art dans lequel le caractère de durer serait remplacé par le provisoire. Art constamment *appliqué* à la vie. Spectacles Saisons. Le soleil. Les danseuses et la danse.

L'Université libre de Bruxelles et l'instruction publique.

Combattre l'ignorance : réduire Dieu.

Ivresse humanitaire : l'abolition de la peine de mort.

Ayant imaginé de supprimer le péché, les libres-penseurs ont estimé qu'il était ingénieux de supprimer le juge et d'abolir le châtement. C'est ce qu'ils nomment exactement le progrès.

Paroles du fils Flourens :

« Dans l'imagination des poètes, l'humanité commence par un âge d'or, un état de bonheur, dont elle ne tarde pas à déchoir ; dans les fictions religieuses, cette même *idée fausse* se retrouve. La science nous montre, au contraire, les peuples vivant d'abord une vie toute bestiale, et depuis lors, le progrès lent, souvent interrompu, mais assuré de notre espèce. »

Le fils de Flourens et Weill chantant les ponts-neufs de la libre-pensée.

Faure, Hôtel Royal, rue des Fossés aux Loups.

*Sociétés belges.* – Les Amis Philanthropes, Société Adelphe-Dramatique.

Bellini, palerme au quinquina et au colombo chez Delacre.

### Notes de Féli Gautier

- 1- *Antonio Watrison*, littérateur, ami de Baudelaire, mort à Paris, à l'hôpital Saint-Louis, en 1864.
- 2- *Rue de Mercélis*, à *Ixelles*. C'est là que demeurait Poulet-Malassis, au numéro 35 bis.
- 3- *Horton's*. Brasserie de la rue Villa-Hermosa, à Bruxelles, où Baudelaire rencontrait le peintre Stevens ; Il est question de cette taverne dans *Les Bons Chiens*, un des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire.
- 4- *Josse Sacré* et *A. Bluff*, cabinets de lecture à Bruxelles.
- 5- *Kiessling*, *Rosez*, *Olivier*, libraires à Bruxelles. Rosez était également éditeur et avait réimprimer en six volumes, les *Mémoires* de Casanova. Voir la lettre de Baudelaire à Julien Lemer, 13 octobre 1865.
- 6- *Vandenpereboom*, homme d'état, ministre belge.
- 7- *Wiertz*, peintre belge.